

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTRÉAL, 23 NOVEMBRE 1889

SOMMAIRE

TEXTE : Entre-Nous, par Léon Ledieu.—En fumant, par Roul Renault.—Les supplices chinois (avec illustrations).—Poésie : Réverie, par Adolphe Poisson.—Le petit bleu, par Chs-M. Ducharme.—Promenade à travers l'Exposition Universelle, par P. Colonnier.—Nos primes : Liste des réclamaux.—Les loisirs d'un homme du peuple.—Notes et faits par Alcide Chausse.—Feuilleton : Les Mystères de Panama.

GRAVURES : Intérieur de paysan russe.—Une beauté d'autrefois.—Les supplices chinois : Prétorie chinois ; Les soufflets ; Première cage ; Deuxième cage.—Gravure du feuilleton.

Primes Mensuelles du "Monde Illustré"

1re Prime	50
2me "	25
3me "	15
4me "	10
5me "	5
6me "	4
7me "	3
8me "	2
86 Primes, à \$1	86
94 Primes	\$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.

NOS GRAVURES

Les photo-gravures de la brigade du feu de Montréal, que nous avons ordonnées et que nous devons commencer à publier aujourd'hui, sont forcément remises à la semaine prochaine, par suite de la mortalité qui vient de frapper l'un des enfants de M. Armstrong, à qui nous avons confié l'exécution des clihés.



* * Les citoyens de Montréal ont assisté, l'autre jour, au spectacle lamentable d'une foule d'aveugles, de boiteux et d'infirmités de toute sorte assiégeant l'Hôtel-de-Ville, afin de prier le maire de vouloir bien s'intéresser à leur sort et de les exempter de la taxe annuelle que les échevins ont imposée dernièrement sur tous les racleurs de violon, tourneurs d'orgue de Barbarie et musiciens (?) ambulants quelconques, se faisant entendre dans les rues.

Chacun d'eux a des raisons exceptionnelles à offrir.

—Cinq enfants, monsieur le maire, aveugle, pas d'autres moyens de gagner ma vie...

—Une jambe coupée par le chemin de fer du Grand Tronc, monsieur le maire...

—Moi, c'est le Pacifique qui m'a estropié, monsieur le maire...

—Cul de jatte, monsieur le maire, cul de jatte de naissance...

—Mort au champ d'honneur, monsieur le maire, les deux bras enlevés par un boulet à Reichoffen, je n'ai plus que ma voix...

—Né à Naples, moussou le maire, fainéant de naissance, s'ai pas travailler...

—Espion allemand, *mein herr*, chassé de France...

—Virtuose du ruisseau, monsieur le maire, ne découragez pas es beaux-arts...

—Trente ans de service dans les rues de Montréal, M. Grenier, vous me connaissez bien...

—Pas le sou, mon bon maire, je n'ai plus qu'à aller en prison ou me jeter à l'eau...

—Cinquante piastres ! monsieur le maire, vous n'y pensez pas, je serai obligé d'hypothéquer ma maison...

Si toutes ces raisons, dont quelques-unes paraissent fantaisistes, n'ont pas été données, elles auraient pu l'être, car la famille des musiciens ambulants fournit tant de variétés qu'il serait difficile d'en fixer la limite.

Pauvres diables, infirmes réels, faux infirmes, blessés, paresseux, éclopés, déclassés, exploités de la charité publique, etc., il y a un peu de tout parmi eux, des honnêtes gens, des malheureux, et des chenapans, tout comme dans les autres classes de la société.

Les chanteurs des rues ont presque disparu maintenant, mais il y a quelques années, quinze ou seize ans, ils étaient nombreux, et vous vous souvenez sans doute des deux pseudo-marins français, l'un sans bras, l'autre n'ayant qu'une jambe, qui récoltèrent pas mal d'écus en chantant : *les Cuirassiers de Reishoffers* ou *l'Alsace*. Aucun d'eux n'avait jamais endossé l'uniforme, m'a-t-on dit souvent.

Et la Française, comme on l'appelait, qui nasillait des romances pleurades...

Les Italiens, eux, se divisent en deux classes ; les racleurs de violon et les joueurs d'orgue de Barbarie ; les premiers tiennent leur instrument droit et ont l'air de se frotter le ventre avec leur archet, les seconds se contentent de tourner la manivelle, la lâchant parfois au milieu d'une note, qui continue à gémir, pendant que le sujet de Humbert Ler ramasse le sou qu'on lui a jeté.

Les Allemands ne circulent jamais seuls, mais bien par bandes de trois ou quatre, soufflant dans des cuivres. Ce sont les plus dangereux, car ils font le plus de bruit. On n'en voit presque plus.

Les Canadiens, oh ! les Canadiens, sont tous violonistes, mais violonistes de la bonne école, le violon bien appuyé au cou, le bras droit dans la position réglementaire et tout le corps animé d'un balancement des plus agréables pendant que le pied gauche frappe énergiquement la mesure.

Et les airs qu'ils jouent ! quel goût ! quelles giges !! quelles giges !!!

* * L'école du marché Bonsecours et celle de la colonne Nelson, deux écoles rivales, ont produit des artistes dont le nom vivra longtemps dans la mémoire des habitants des paroisses les plus reculées.

Quand je suis arrivé en Canada, en 1872, j'ai connu le plus célèbre de ceux qui se sont illustrés à l'ombre du portique de la vieille église de Bonsecours.

Sicard, Sicard de Carufel, n'était pas sot, tant s'en faut, et nombre d'avocats ont gardé son souvenir, car il a consulté presque tous les hommes de loi au sujet de son héritage.

Sicard prétendait descendre d'une riche famille française, des Sicard de Carufel, établis dans le pays depuis les premiers temps de la colonie ; ses ancêtres possédaient, à son dire, la seigneurie de Maskinongé, et il avait été dépouillé d'un héritage qui lui revenait à Chicago.

A l'appui de ses prétentions, le bonhomme produisait des documents et papiers de famille, qui semblaient prouver qu'en effet il était de souche noble, mais la filiation était cependant difficile à retracer d'une manière exacte.

Quand à ses droits à l'héritage, ils ont dû paraître toujours un peu problématiques puisque pas un avocat n'a voulu se charger de sa cause.

Sicard parlait avec assez d'esprit, avec bon sens même sur toutes choses étrangères à son héritage, mais une fois parti sur ce thème, il s'écartait, digressait et fulminait surtout contre l'infamie des gens qu'il prétendait l'avoir volé.

Au reste, aussi brave homme que mauvais musicien, son violon lui rapportait de quoi vivre et ses papiers de quoi espérer.

Il est mort, m'a-t-on dit, convaincu qu'il aurait dû être riche et qu'il était grand artiste. N'est-ce pas le sort d'un grand nombre de joueurs de violon ?

* * Charles Pagette est le chef actuel de l'école de la colonne Nelson, et c'est au pied du monument du célèbre marin que vous le voyez chaque jour, entouré d'une école d'amateurs et d'admirateurs de son talent.

Pour jouer les giges, il n'a pas de rival et il faut le voir, les jours de marché, s'escouant des deux bras, du corps, des jambes et des pieds, pendant que son auditoire l'écoute et le regarde bouche béante.

Il arrive à cinq ou six heures du matin, en été, s'installe, attend quelques instants, puis quand l'aveugle voit qu'il y a du monde près de lui, il prend son instrument—non pas un objet de luxe, un Maggiori, un Stradivarius ou un Guarneri, non, mais un bon violon en bois, solide, pouvant aller à la pluie comme au soleil, un de ces violons de braves gens qui n'ont pas peur de s'avancer dans les chantiers—il presse avec amour son violon sur sa poitrine, l'excite légèrement en pinçant les cordes qui, phénomène étrange, sont toujours d'accord, à son dire, et commence cette fusillade de notes qui ne s'interrompt qu'à midi, pendant quelques minutes, pour ne finir qu'à la brunante.

Les giges se succèdent ; de temps à autre, un jeune habitant excité sans doute par la musique qui lui donne des fourmis dans les jambes et par le whisky qui lui met la tête en feu, s'élance sur les dalles de la base de la colonne et se met à danser avec ardeur, puis s'anime davantage, et la lutte commence entre le musicien qui joue des bras et le danseur qui joue des jambes.

Ce sont là de beaux et grands combats entre les biceps et les mollets, mais Pagette n'a jamais été vaincu.

Il peut jouer pendant des journées entières et quand parfois, éreinté, épuisé, rendu, il semble ne plus avoir la force de tenir son archet, il suffit qu'on lui dise :

—Allons, M. Pagette, jouez nous donc *Money Musk*...

Aussitôt sa figure s'illumine, son bras redevient plus vigoureux, l'artiste se redresse et son œil éteint se dirige vers le ciel.

Ah ! c'est que *Money Musk* est son triomphe, la gige incomparable qui n'a jamais été comprise et rendue que par lui ; c'est à lui, bien à lui *Money Musk*.

Disons le, Pagette a le bonheur de savoir que son talent est apprécié, et ce n'est pas sans orgueil qu'il apprend chaque jour dans quels termes on parle de lui dans toute la province.

Il y a quelques années, quand Martel et Prume se firent entendre à l'Assomption, plus d'un auditeur ne s'est pas gêné de dire tout haut après le concert :

—Y jousent ben... mais c'est pas comme Pagette !

* * Non loin de la colonne Nelson, au coin de l'Hôtel-de-Ville et de la rue Gosford, se trouve un autre aveugle, artiste d'un genre différent, mais d'une endurance égale à celle de Pagette.

C'est un vieux chanteur que j'ai toujours connu à Montréal, chantant du matin au soir, en s'accompagnant avec le bruit des sous qu'il agite dans son gobelet de fer blanc.

Ce brave homme a la note patriotique, et c'est lui qui a adopté cette chanson dont je ne me rappelle que le premier couplet :

Napoléon mit sa main dans sa poche,
Il en tira un flacon de vin blanc,
Il en servit son voisin le plus proche
Et tous les deux s'en trouverent fort contents !

Il y a soixante couplets, tous plus forts les uns que les autres, mais l'auteur de cette chanson est malheureusement inconnu.

Si son répertoire est limité, son énergie ne l'est pas, car il est à son poste du premier janvier jusqu'à la saint Sylvestre, sauf les dimanches qu'il consacre à un repos bien mérité.

Il n'est pas millionnaire.

* * Baptiste Richer s'est longtemps tenu au coin de la rue Notre-Dame et de la place Jacques Cartier, mais il s'établit souvent aussi au marché Bonsecours où il jouit d'une réputation solide.

J'ai peu de renseignements sur cet aveugle, mais ceux de mes lecteurs qui ont gardé la collection